

## Yale University Library Digital Collections

<b>Title</b>	Emmanuel Audisio. "Le futurisme et la cuisine ou Marinetti contre le macaroni." Comoedia, 10 dec 1930. [6843-1]
<b>Call Number</b>	GEN MSS 475
<b>Published/Created Date</b>	1930 {id=286430}
<b>Collection Title</b>	"Libroni" on futurism : slides.
<b>Rights</b>	The use of this image may be subject to the copyright law of the United States (Title 17, United States Code) or to site license or other rights management terms and conditions. The person using the image is liable for any infringement
<b>Extent of Digitization</b>	Complete work digitized.
<b>Container information</b>	Box 86   Slide: 63
<b>Generated</b>	2022-06-04 03:58:08 UTC
<b>Terms of Use</b>	<a href="https://guides.library.yale.edu/about/policies/access">https://guides.library.yale.edu/about/policies/access</a>
<b>View in DL</b>	<a href="https://collections.library.yale.edu/catalog/10659508">https://collections.library.yale.edu/catalog/10659508</a>

---

LETTRE DE ROME

Le futurisme et la cuisine ou Marinetti contre le macaroni

Rome, décembre.

(De notre correspondant particulier.)

Le Futurisme vient à nouveau de partir en guerre, à l'appel sonore de son chef. Mais ce n'est plus contre la syntaxe, le clair de lune, les ruines romantiques, le ciel vénitien et autres abstractions logiques ou sentimentales. Les temps sont mûrs pour une cuisine vraiment révolutionnaire, a déclaré F.-T. Marinetti à l'inauguration de la « Plume d'Oie » milanaise ; en annonçant la sortie prochaine du manifeste de la cuisine futuriste, il a jeté son cri de guerre contre l'aliment national des Italiens, contre la pasta.

La pastasciutta fait engraisser, dit Marinetti, et elle donne du ventre. Or, la bedaine n'est pas esthétique, elle n'est pas dynamique, elle n'est pas guerrière, elle n'est donc pas futuriste. A bas la bedaine, et sus à la pastasciutta.

Que si l'avis de la Faculté était nécessaire pour confirmer cette sentence chirurgicale, voici le docteur professeur napolitain Signorelli qui parle : « La pastasciutta, à la différence du riz et du pain, est un aliment qui s'avale sans se mâcher. Ce féculent se digère dans la bouche, par la salive, et il fait travailler la foie et le pancréas, en détraquant ces organes. D'où veulerie, inertie, pessimisme et neutralisme. » Marinetti ajoute que si l'avalution reviendra, dans la conflagration future, au peuple le plus agile et le plus alerte ; il faut donc préparer une discipline alimentaire, pour la vie toujours plus éthyérée d'une race destinée à dominer l'univers.

Ouais ! quel pavé dans la mare aux grenouilles, ou plutôt quel os sans moelle dans le ragout des pastivores ! Le défit a été relevé et, chose invraisemblable qui appaierait l'Italie accomplie à l'Amérique conformiste de Duhamel, à l'Allemagne raciste de Hitler, à la Russie catéchiste de Staline, il a été relevé avec un sérieux encore nous demander des cigarettes Aristide, mais ce ne sera plus du même tabac !

Les protestataires.

Laissons de côté ces industriels des pâtes alimentaires, qui se concertent déjà pour invoquer des Pouvoirs publics une action de défense, contre le verbe iconoclaste qui a difflamé, dans une industrie nationale, un glorieux article d'exportation. A l'étranger, le compère Lustucru laissera tomber d'étonnement la queue de sa poêle, en entendant que le macaroni est resté au nombre des dogmes de l'Italie fasciste. Et pourquoi pas la mandoline ?

Laissons de côté les humoristes qui, dans le lyrisme incendiaire du plus méditerranéen des novateurs, n'ont jamais rien découvert au delà de Sire le mot. Ils hésitent déjà entre le potage à l'eau de Cologne et celui à la naphthaline ; ils auront encore longtemps de quoi assaisonner leur pitance ejusdem farinae.

Mais allons aux gens sérieux, atterrés et contrits devant l'énormité du paradoxe. Naples est en branle-bas, et chacun demande à placer sa botte, sa botte de macaronis. Le Podestat, ce grand seigneur si compétent en cuisine marsillaise, le duc de Bovino regrette de ne pas partager l'avis de Son Excellence Marinetti, dont il admire pourtant le génie : voilà qui lui fera perdre bien des sympathies parthenopéennes. Les anges du Paradis ne mangent que du macaroni à la sauce tomate. Que Dieu préserve l'Italie de la cuisine futuriste !

Le poète napolitain Salvatore di Giacomo est plus concis ; il fait ses délices du macaroni et n'est pas d'accord sur ce point avec son confrère Marinetti. Quel respect des usages entre académiciens, même s'il s'agit d'attentats à la dictionnaire gastronomique !

Le professeur Francesco Cimmino, enseignant de sanscrit et promoteur d'années littéraires, donc éminemment compétent en chinoïeries culinaires, s'accroche à la loi d'après laquelle on n'aurait pas toutes les recettes étrangères au macaroni et est éternel comme l'amour, comme la beauté de la fem-

me, comme le Destin. Il lui faut naturellement une qualité excellente, et cuisson parfaite, un condiment copieux et il ne convient pas d'en juger sur de médiocres essais. Comment acquiesce-t-on de l'ouïe de ces plats fumants de « pastasciutta alle vongole », que Marinetti compara lui-même à l'image incandescente du volcan, quand on les voit, à peine dévorés d'un regard enflammé, s'évanouir pratiquement engloutis au bout de la fourchette ?

Ne touchez pas à la cuisine !

Qu'on innove, morbleu ! il y a place pour l'inventeur : en peinture, en sculpture, en musique, en littérature. Cela stimule la conversation et ne fait, somme toute, tort à personne. Qu'on fasse semblable à l'ancien, dirait pour un peu le doctre sanscritiste napolitain, à l'égal du don Léopold Auguste grammairien de Claudel ? Mais, pour l'amour de Dieu, qu'on laisse en paix notre estomac, portion essentielle de notre existence, cet estomac qui glousse, secrète et se trémousse, à entendre parler de câilles farcies à la sauge (mais la sauge est aussi fort bonne en cuisine, dit un air connu), de languettes rosées dans leur bouillon fumant, de notre œil, de notre nez, de notre vue et de notre odorat, vigilantes ardeurs de notre Sire l'estomac ! Pourquoi continuer d'ailleurs et réduire à une polémique le passé, le présent et l'avenir de la bonne cuisine italienne ? Le marquis de Notaristefani, magistrat et gastronome, fondateur du cercle artistique « Ars et Gaster », songe aux colonies italiennes qui, de l'autre côté de l'Océan, rêvent de la patrie lointaine en entortillant leurs macarons autour de leur fourchette ; et il se rapproche à Marinetti ces montages de raviolis qu'il a mangés en bonne compagnie, devant la mer de Capri, tout comme jadis cet amer fantaisiste de comte Fols-Bourbon : « Tu viendras encore nous demander des cigarettes Aristide, mais ce ne sera plus du même tabac ! »

Le marquis di Campolattaro enfin, ancien maître de Naples et sagace docteur en sciences culinaires, se réfugie dans le maquis de la sémantique. Un conte Rezzonico della Torre soutient que le mot *maccheroni* dérive d'« *macchio* » et signifie « à manger » et comme « l'humanité d'une parole jouissance ! D'autres soutiennent que le mot est d'origine latine, et dérive de la *macara*, la courtise, que les légionnaires romains portaient suspendue au milieu de la pittrine ; comment renoncer à un plat de consommation si héroïque ! Glanons en passant une leçon de découpage, l'usage des dégustateurs embarrassés de Pocardil. Il y a bien eu un certain don Barolomeo Capasso étroit, dont soutient que la *ministra maritata*, pour il est tant question dans les vieilles farces napolitaines, par opposition à *l'olla podrida* espagnole, n'avait rien de commun avec le macaroni. Mais comment un bon fasciste comme Son Excellence Marinetti se sentirait-il le courage de ruiner une industrie, que l'Italien a transplantée jusqu'en Californie et jusqu'en Alaska ?

« Comme ils aiment ce qu'on peut mettre dans son ventre », dit le saint Boniface de Claudel !

Le Pour et le Contre.

Voudrait-on pourtant nous faire croire que Marinetti enfonce une porte ouverte, ou qu'il cède au plaisir de faire une énormité ? Mais ses détracteurs se trahissent, et lui offrent le flanc en lui répondant.

Or, la *pastasciutta* est bien le signe d'une souveraineté de l'estomac, ou elle est bien le véhicule d'une torpeur qui confine à la béatitude, ou elle est bien le succulent poison qui ruine la foie pour la plus grande jouissance de l'estomac. Nous ne sommes pas de ceux qui la méprisent et mésestiment, nous l'aimons, et en demanderions partout, sans crainte la fortune insolente d'une plaisanterie de mauvais goût ; mais nous en défions, sûrement, de la manière *sonante*

de la cuisine romaine, c'est-à-dire crue. Car sa digestion est une rumination insidieuse, lente, incitant à la molle rêverie, au songe creux, au détachement sceptique, à la délectation graveleuse, à l'ouïe adipeuse et conciliante des gens peu pressés, pour qui le temps n'est rien. Qu'on l'arrose surtout de falernes ou de frascati, pour comprendre les tares physiologiques du *popolino* et des prélati romains ou napolitains : tares qui sont aussi la source de ce sentimentalisme nonchalant, de cette ironie sercine, de cette indifférence aimable, de cette agresse transcéandante, par quoi la Rome éternelle, d'Horace à Panini, défie la longueur des temps.

Car si l'aïeule a expliqué l'homme par le climat, nul peut-être, sauf Schopenhauer, n'a entrevu le principe d'une ethnologie et d'une ethnographie culinaires. Parlez-moi du Français intelligemment nourri de légumes verts, de viandes rôties et de vins secs, de l'Allemand abruti par sa bière et sa charcuterie, de l'Anglais appauvri par son alimentation faiblement insolée ; et l'italien, grands mangeurs de féculents et de mollusques en sauce, et grands buveurs de vins capiteux, aux sombres grillades et de vins secs ; et de polenta et buveurs d'eau, aux rudes Sardes mangeurs de laitage et de fromage de chèvre, aux Siciliens ardents mangeurs de fruits et de raisins insoufflés, aux Toscans enfin, amateurs de grillades et de vins secs ; à ces Toscans intelligents dont la cuisine serait la perfection parnassienne, s'il existait en gastronomie les mêmes dénominations qu'en littérature. N'écoutez pas un Florentin de nos amis, ce Gillardi, auteur d'un Evangile incommodé de Jésus-Christ, au corps sec et musclé, à cinquante ans, comme celui d'un adolescent, qui nous parlait récemment d'un miroton dégusté par hasard dans une petite trattoria, un miroton « *li-neare, quadrato, quattrocentesco* » ! Il y avait, dans ce mot magnifique de toute une littérature, tout un monde de pensée, toute une tradition de culture.

Pour l'éducation morale ?

Il s'agit aussi bien aujourd'hui de réformer l'homme italien ; que sert de lui faire lever le bras à la romaine, s'il peut le reposer sans effort sur son ventre pansu ? L'homme moderne doit avoir le ventre plat, sous le soleil, pour avoir des pensées nettes, une décision prompte, et une action énergique ; voyez le nègre, voyez l'arabe. Le paradoxe gastronomique de Marinetti vise à l'éducation morale, comme ses paradoxes artistiques à l'éducation esthétique ; il faut secouer la matière pour éveiller l'esprit.

Et quand il prône l'excellence du riz sur la pâte, il nous rappelle ce message de Francesco Nitti au peuple nippon dont fut porteur Arturo Ferrarin dans son raid sur Tokio, où les affinités de sobriété et d'endurance de l'Italien et du Japonais étaient définies par les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, et la consommation nationale du riz. Il y avait du vrai dans cette affirmation.

Mais il y a bien des chances pour que l'appel de Marinetti demeure inaccompli. Comment il avait châté la pudeur hypocrite de l'intelligence, le voici qui fustige aussi la béatitude hypocrite de la digestion. Nous traversons une époque de féroce conformisme, où l'on se rebelle sérieusement contre la satire lyrique et le paradoxe héroïque, et où il n'est vent pourtant que de nationalisme guerrier et ombrageux. Agissons nos membres, oui, mais... ne touchons pas à l'estomac.

C'est toute une morale que Marinetti émette, sous cette nuée. Gageons pourtant qu'il doit se souvenir, avec quel regret dans son for intérieur, de sa jeunesse libertaire, où les foudres qu'il lançait dans le ciel de la révolution plantaient le germe d'une révolution mondiale des esprits, au lieu des plaisanteries et des remontrances attristées d'aujourd'hui, la vivacité persistante de sa prétendue conversion académique.

Emmanuel ADVISO.